

“Joueuse” de Benoît Philippon

D'arrière-salle en tripot, l'alliance sur tapis vert de deux magiciens des cartes pour éradiquer la vermine qui ronge les bas-fonds du poker illicite.



L'auteur

À 41 ans, Benoît Philippon met sa plume au service du cinéma – déjà trois scénarios et deux longs-métrages – comme du roman noir. Après *Cabossé* et surtout *Mamie Luger*, il nous offre un troisième et épatant polar.



Les Arènes,
368 p., 18 €.

Le père ne voulait pas que son fils trime comme un con. Faire les trois-huit, compter les mois avant la retraite, compter les semaines avant les vacances, compter les heures avant la fin de la journée. « Tant qu'à compter, compte les cartes », il lui disait. Tout ce qui se joue avec de l'argent au bout, son père l'a enseigné à Zack quand il était gamin. Dès que ça nécessitait réflexe, stratégie, veine, arnaque, il lui expliquait les rouages. Son vieux lui a tout appris, de l'appât du gain à la méfiance de l'adversaire.

Il lui rabâchait que la société est fondée sur le mensonge : « L'État t'arnaque, les impôts te volent, ton patron te ment, ta femme te trompe, y a pas de raison de rentrer dans le rang. T'es pas un mouton. Sauf si t'as un penchant pour les abattoirs. Tu veux finir à l'abattoir, toi ? »

« Non », répondait le petit Zack décontenancé par la logorrhée paternelle.

« Le système, t'es forcé d'y participer, que tu le veuilles ou non. Par contre, y a des moyens de tirer ton épingle du jeu et d'en sortir gagnant. Faut pas hésiter à la jouer tordue. Eux se privent pas, toi non plus. On appelle ça la manipulation. Faut bien connaître les règles, pour mieux les contourner. Tout est question de mensonge. Tu leur fais croire que t'es un agneau, un p'tit bestiau naïf et inoffensif, et dès qu'ils baissent la garde, c'est toi qui les plantes. Le miracle de l'illusion, mon p'tit gars. Avec ça, tu pourras faire de vieux os, comme ton père. »

Ils ont commencé tout doux, ils jouaient le repas à la bataille. Si Zack perdait, il bouffait pas. Résultat, le gamin a perdu quatre kilos entre cinq et six ans. Le message est bien

passé. Après c'est son père qui a appris le régime, c'était une question de survie pour l'enfant en pleine croissance.

Pourquoi la mère ne s'érigeait-elle pas contre cette dérive vers la maltraitance ? Parce qu'un cancer du sein trop tardivement détecté l'avait emportée et qu'elle n'avait, de ce fait, plus son mot à dire. Le père dévasté par cet abandon, aussi fulgurant qu'injuste, a reporté son attention sur son alcoolisme et sur l'éducation de son fils.

Plus Zack grandissait, plus la leçon se durcissait : « Y a pas d'états d'âme à avoir quand tu baisses les plus faibles. Ceux qui signent pour un tour de table, y sont au courant du risque qu'ils prennent. Quand tu montes sur un ring, tu sais que tu vas te prendre des coups dans la gueule, qu'tu vas saigner, t'as même notion que tu peux finir K.-O. À la fin du match, y doit en rester qu'un debout. Et ça doit être toi. Coûte que coûte. »

Quand Zack a eu quinze ans, le père a organisé une partie de poker avec trois autres sales types. « Ton dépuclage », il lui a dit. Il y avait rarement des verbes dans ses phrases, et il y avait rarement des phrases dans sa bouche, sauf quand il parlait poker. Il a demandé à son fils de prendre toutes ses économies, l'argent de ses différents boulots minables, la thune que ses grands-parents lui donnaient pour Noël, tout ce que l'ado avait mis de côté pour le grand saut dans sa vie d'adulte. Ils ont joué toute la nuit. Premier whisky, premier cigare, première partie avec des pros. Et avec des escrocs. Trop de whisky, trop de cigares, Zack puait le vomi. Il a fini par se retrouver face à face avec son père. Tout le monde s'était couché. Le daron avait une paire, Zack le savait. [...]